

Souvenirs de tendre enfance...

On dit qu'il faut rendre à César ce qui est à César.
Moi, je veux rendre à Marie Claire ce qui est à Marie-Claire.
C'est la nouvelle vie de son fauteuil, qu'elle a écrite en 2021, qui m'a inspiré.
Marie-Claire habite aujourd'hui le quartier, qui fut le théâtre de mon enfance.

Ce sont des souvenirs de ma plus tendre enfance.
Ma plus tendre enfance, tendre comme mes parents avec moi, souvenirs...
Tout ça remonte loin, très loin, disons quand j'étais âgé entre 3 et 5 ans.
À cet âge, tout est un peu flou, et la fiction née de l'imagination débordante l'emporte
forcément sur la réalité, sur la chronologie, et sur l'histoire.
Il y a sûrement aussi des souvenirs qu'on m'a glissés, et reglissés dans l'oreille !

Mais l'essentiel, c'est ce qui est gravé dans ma mémoire, ce que j'en ai gardé : les moments
de bonheur, les difficultés parfois.
Mais globalement c'était positif.
Il est vrai aussi qu'il est tellement facile d'oublier les mauvais souvenirs.
Souvenirs d'école, souvenirs de lycée, souvenirs de service militaire, puis du boulot... tout
passe. Et c'est peut-être plus heureux comme cela.

Nous habitions un vieux quartier d'Halluin.
Mon père, comme beaucoup, travaillait à l'extérieur, comme ma mère, dans la même
entreprise.
Mon père rêvait de se mettre à son compte, comme on disait.
Et ma mère souffrait des directives un peu sèches de la direction de sa boîte. Des remarques
aussi de la fille gâtée de la famille des patrons.
Des remarques qu'elle n'a pas oubliées comme celles qu'elle avait entendues pendant la
guerre alors que tout le monde souffrait de faim et de privations. La jeune fille gâtée qui
disait à sa maman : « Oh non, pas encore du rata au lard ».
Cette phrase provoquante, presque obscène, je l'ai entendue souvent, elle était répétée
dans les réunions de famille, tant elle avait marqué, et elle était encore rappelée notamment
quand on avait du mal à joindre les deux bouts.

Voulant s'installer, mon père cherchait un local pour son grand projet. Mais mes parents
cherchaient à la fois un local regroupant magasin, atelier, et habitation évidemment.
C'est dans ce futur magasin qu'un célèbre cuisiniste halluinois y exposera ses premiers
buffets en Formica.

Au centre d'Halluin, un vieux café-bourloire était à vendre. La bourloire était en ruines,
ouverte à tous les vents. On suivait la météo à travers les tuiles. Et la pluie faisait « flic-flac-
floc » sur le sol en terre battue.

La maison était sale, sombre, et sans confort. Tout laisse à supposer qu'elle n'était pas chère. Mademoiselle Bellemans, la propriétaire, n'était certes pas connue pour ses largesses.

Mon Dieu, quelle aventure se profilait donc là !
Le titre d'une belle pièce de théâtre pour un destin très... aventureux.

Jeunes et déterminés, motivés, mes parents feraient face.

Nous allions quitter notre bon vieux quartier.
Les commerces de proximité, la boucherie surtout, avec la petite copine blonde.
Et puis cette Belgique très proche où on accédait par le Petit Bureau.
C'était un poste frontière où trônait une guérite toujours occupée par un douanier de faction H24, comme on dit aujourd'hui...

Les habitants de ce quartier, les locaux autochtones, avaient fait l'Europe avant la lettre.
Bien des familles étaient franco-belges, et je suis moi-même un quart flamand !
Il y avait même des jardins à cheval sur la frontière.

La Belgique était très attractive parce que toute proche d'abord, mais aussi parce qu'on y trouvait tout « à des prix avantageux ».

Chez Louis l'épicier qui nous livrait parfois en se jouant de la douane... Plus tard, son combi surchargé avec 15 jours de provisions nous emmènera en vacances à Coxyde !

Et « voilaze » le boucher, le boucher qui disait toujours « et voilaze » en claquant la viande devant nous, sur le comptoir de marbre blanc.

Et puis il y avait le tabac et les cigarettes... sujets sensibles.
C'est en espérant attendrir le douanier que mon père m'envoyait acheter ses munitions, sans doute, parce que le gabelou allait se servir.
On savait que pour ramener deux paquets à la maison, il fallait en acheter trois, deux pour nous et un pour le douanier.
J'en vois encore cacher rapidement leur *prise* sous leur vareuse, un supérieur pouvant toujours arriver par surprise... il aurait pu réclamer sa part !

Nous allions quitter ce folklore et des amis aussi, des amis qu'on gardera quand même, pour la plupart, pendant de nombreuses années.
Malheureusement la grande faucheuse en a emporté beaucoup, forcément.

Il y avait Marie, la vieille dame borgne à qui j'avais demandé un jour, du haut de mes trois ans : « Dis Marie, c'est vrai que ton œil ne va plus ? ».
Il y avait les voisins de gauche, du côté gauche, un vieux couple d'une gentillesse infinie.
Et puis les voisins de droite, un couple un peu plus jeune, avec de grands enfants, d'une gentillesse tout aussi infinie.
Vieux, vieilles... quand on est petit, on voit des vieux et des vieilles partout.

Juste un peu plus loin, il y avait l'homme à la pipe, j'allais dire vieil homme...
Vieil homme ? Il pouvait n'avoir qu'une quarantaine ou une cinquantaine d'années à l'époque.
Contrairement à mes parents, il travaillait à la maison.
Il avait son atelier. Le métier à tisser battait jour et nuit, c'était assez courant à l'époque...

Le claquement du bras de chasse sur les énormes navettes et le bruit sec des lourdes lames de bois couvraient les grognements du cochon qu'il élevait à côté de sa machine. Mais l'odeur de graisse du métier ne couvrait pas celle du porc. On n'a pas bénéficié de sa toile à drap. En revanche, quand il tuait son cochon dans la cour, on savait qu'on allait se régaler. Parce qu'il partageait, évidemment, le boudin noir entre autres...

Il y avait les jumelles aussi, celles que tout le monde confondait, sauf moi et ses parents. Même quand, farceuses, elles avaient changé de place en poussant ma poussette. Je ne peux pas oublier leur âge non plus, évidemment, elles ont fait leur communion solennelle à ma naissance !

On allait devoir construire un nouveau bonheur ailleurs. Un commerce, un métier, une fratrie allaient naître là.

Il y avait des urgences à tous les étages mais... de l'argent nulle part. Démarrer une activité suppose de sacrés concours de circonstances favorables. Mon père était doué et courageux, maman sa partenaire parfaite, leurs efforts seraient vite reconnus oh ! pas pour devenir riches, non, mais pour vivre correctement. Du moins la plupart du temps. Je me souviens de quelques repas sauvés par la gentillesse de mes grands-parents ou de ma marraine habitant la même rue. J'étais envoyé par maman chercher un billet pour faire quelques courses dans les commerces du quartier. Bien qu'éloignés de la Belgique, on retrouvait tout à proximité dans ce quartier très vivant où dans chaque rue il y avait au moins un bistrot, une boucherie, une épicerie et même souvent une boulangerie.

Il a d'abord fallu rendre l'atelier praticable. Pour ce faire, il était nécessaire d'acheter et d'installer les machines à bois, après avoir refait la toiture au coût le plus bas, avec ce matériau si décrié aujourd'hui, l'Eternit.

Les machines et la toiture allaient engloutir le « budget-atelier ». Le sol attendrait. Alors mon père s'aménagea un poste de travail : une dalle de béton de quelques mètres carrés ! Sur son côté, un petit poêle censé chauffer les 300 m³ de cette passoire thermique ! Alors, dans les sabots de bois, le papier journal isolerait du froid les pieds de l'artisan ! C'est sur cette dalle que, des carcasses entre les genoux, il garnirait des centaines et des centaines de sièges, la bouche pleine de semences de clous qu'un marteau aimanté venait chercher un à un pour libérer la main occupée à tendre la toile et à maintenir le garnissage. Il a eu l'impression plus d'une fois d'en avoir avalés. Un jour, il a fallu filer aux urgences. J'étais déjà au lycée. J'ai été vite rassuré.

Entre l'atelier et la maison, étaient disposées la cour et les toilettes.

Il fallait, vite fait, couvrir la cour, au moins le passage de l'atelier à la maison, et aussi la cabane au fond de la cour, en briques certes, mais que Cabrel n'aurait pas reniée. Sa porte se refermait sur une planche rondement trouée, au-dessus d'une fosse à vidanger régulièrement, histoire d'empester un peu la rue. Aux premiers froids, on ne s'y attardait plus sous peine d'engelures. Comme dans toutes les légendes, ces lieux d'aisance étaient dotés d'un clou et de feuilles de journal soigneusement découpées, toutes de la même taille, en attendant le fameux « PQ » !

La maison maintenant, sans chauffage central, évidemment, serait équipée d'un « feu continu » dans la pièce où on passerait le plus de temps, la grande cuisine familiale. Un « feu continu », c'est un feu qui est souvent éteint au lever du petit matin !

Le Formica remplacerait rapidement les meubles de récupération. Au-dessus de la table une plaque de verre joliment décorée (!) accueillait un tube au néon. On dit aujourd'hui que c'est vintage...

Cette cuisine c'était aussi notre salle de bains réduite à une bassine en zinc.

Le brûleur à gaz chauffait l'eau dans la lessiveuse. Point de machine à laver.

Dans un coin, près du poêle il y avait le « fauteuil de mon père ». Au-dessus de sa tête, une étagère en coin pour supporter la TSF. En tendant bien l'oreille, on pouvait distinguer Luis Mariano, le radio-crochet, des feuilletons qui nous tenaient en haleine, et, un peu plus tard le « Jeu des mille francs ». Le moment des informations était sacré : silence ! Mais on n'obtempérait pas toujours...

Entre la cuisine et le magasin, une pièce dite « du milieu » qu'on n'éclairait ni ne chauffait quand elle n'était pas occupée par un repas de famille, par exemple.

La pièce était meublée mais on ignorait ce qu'était un salon... Armoire et buffet accueillait simplement toutes nos richesses en vaisselle et en vêtements.

La découverte de l'étage a été un véritable choc.

L'escalier était raide, si raide qu'a prévalu cette consigne impérieuse : on descend en marche arrière ! Il desservait deux chambres sombres aux fenêtres bien trop petites et aux murs enduits d'une peinture appliquée sur une sorte de goudron noir. La couleur était d'un vert très foncé. Une ancienne voisine est venue aider mes parents à décaper les vitres crasseuses et, pour parer au plus pressé, recouvrir les murs de papier journal *empapiné* !

Ce provisoire-là n'a pas duré, notre moral était en jeu !

Le grenier accueillera plus tard la troisième chambre rendue nécessaire par l'arrivée de mes sœurs.

Je me souviens qu'au-dessus des chambres, il y avait un espace interdit. Bravant l'interdiction, j'ai un jour découvert des masques à gaz, des patins à glace, des boîtes de photos, les dossiers d'études paternelles à Saint-Luc avec des dessins sublimes, des ustensiles et des outils anciens, bref bien des choses qui feraient le bonheur de certains écomusées de nos jours. Il y avait là un bric-à-brac de choses inutilisées, inutiles et même pas toujours en bon état, qu'on gardait en disant « un jour, peut-être... ». Cette génération n'avait pas appris à jeter.

En hiver, le givre décorait les vitres. Les jours de lessive demandaient un gros labeur. Je me souviens des draps tendus sur les cordes de la cour, transformés en plaques gelées. Ils tenaient debout !

J'ai l'impression que les hivers étaient plus rigoureux, qu'il faisait plus froid qu'aujourd'hui, et que neige et verglas étaient plus fréquents. Et pourtant, nous vivions ces saisons à leur rythme sans trop de stress, mot inconnu à l'époque, et avec des rires souvent.

Les étés devaient être plus chauds aussi ; les grandes vacances passées à jouer dehors se terminaient un peu après la mi-septembre.

On a d'ailleurs pris de jolis coups de soleil à Coxyde en septembre. Eh oui, en août le magasin devait rester ouvert !

Pierre Lamaire